

à quoi servent les jeunes ?

jeunes et services urbains aux U.S.A.

Dominique Boullier

Etude réalisée pour le **Plan Urbain**
© LARES (Université Rennes 2) - 1986

N° ISBN 2-906154-00-8

SOMMAIRE

INTRODUCTION	11
CHAPITRE 1 : JEUNES, EMPLOI ET SERVICES URBAINS AUX U.S.A. : LE CONTEXTE	19
1.1. - Emploi-formation des jeunes aux U.S.A.	19
1.1.1. - Les programmes fédéraux : repères historiques	19
1.1.2. - Que retenir de ces programmes successifs et variés ?	19
1.2. - Services urbains : à la recherche de solutions nouvelles	28
Notes	33
Références	34
Annexe : tableaux présentation synthétique	36
CHAPITRE 2 : GUARDIAN ANGELS : QUAND LES JEUNES DE LA « ZONE » SE DÉCOUVRENT UNE MISSION	39
2.1. - San Francisco By Night : de quel côté sont-ils ?	39
2.2. - Les Guardian Angels : histoires et règlements ...	44
2.3. - Los Angeles : la guerre des gangs ?	51
2.4. - L'univers culturel des Guardian Angels	55
2.5. - Flashes : gentils portraits	61
2.6. - L'insécurité organisée	64
CONCLUSION	70
Notes	72
Références	73

CHAPITRE 3 : YOUTH NEWS : JEUNES NOUVELLES, BONNES NOUVELLES	75
3.1. - Une « radio jeune » de plus ?	75
3.2. - D'où vient Youth News ?	76
3.3. - Les projets de Youth News : formation et/ou entreprise	77
3.4. - Des jeunes professionnels	79
3.5. - Des voix qu'on entend peu	80
3.6. - Conclusion	82
Annexe : 1985 Program Prospectus	83
Mission Statement	84
Références	86
CHAPITRE 4 : GOLD MOUNTAIN COURIER : UNE « ENTREPRISE INTERMÉDIAIRE » ?	87
4.1. - Un service demandeur de main-d'œuvre mais très concurrentiel	88
4.2. - Un lien organique avec le milieu d'affaires local et des objectifs sociaux	89
4.3. - Equilibrer secteurs rentables et secteurs créateurs d'emploi	92
4.4. - Assurer une indépendance financière	93
4.5. - Une étape dynamisante dans une trajectoire profes- sionnelle non qualifiée	94
CONCLUSION	96
Notes	97

CHAPITRE 5 : SAN FRANCISCO CONSERVATION CORPS : UNE INITIATION COLLECTIVE	99
5.1. - Travailler, c'est trop dur... ..	100
5.2. - Histoire et finances : une tradition ancienne, un soutien fédéral contractuel	102
5.3. - Affirmation des valeurs, vie de groupe intense et formation	107
5.4. - Un cadre de socialisation très cohérent	111
5.5. - L'initiation d'une génération	113
5.5.1. - Une expérience collective	113
5.5.2. - Le service public	117
Notes	122
Références	123
CONCLUSION	125
1. Le choc du travail	126
2. Le service collectif	127
3. La recherche de l'auto-suffisance économique	129
4. L'affirmation des valeurs	131
5. Une autre formation	133
6. L'enjeu : la socialisation d'une génération	136
Notes	142
ANNEXES	143

CHAPITRE 2

GUARDIAN ANGELS : QUAND LES JEUNES DE LA ZONE SE DECOUVRENT UNE MISSION

2.1. - SAN-FRANCISCO BY NIGHT: DE QUEL CÔTÉ SONT-ILS ?

Eddy insiste pour que je monte devant, avec lui, pendant que tous les autres Guardian Angels s'entassent à une dizaine dans la partie arrière du « pick-up truck Chevrolet ». J'aurais préféré aller avec les autres qui paradent dans leurs blousons rouges, « *Guardian Angels. Safety patrol* » sur le dos. A la vitesse à laquelle démarre Eddy, leurs bérets, rouges eux aussi, manquent de s'envoler. Mais quelle allure dans les rues au carrefour de Mission Street et de 16th ! Les défenseurs de l'innocente victime sont en route à un train d'enfer, cheveux au vent. On entendrait presque la chevauchée des Walkyrie si Eddy n'avait pas mis une cassette de rock à fond la caisse — c'est-à-dire à plus de 100 watts — dans la cabine du pick-up. Il a pris soin de me montrer les hauts-parleurs énormes dissimulés derrière le siège.

Le circuit de la patrouille n'a pas été vraiment discuté mais on connaît les quartiers chauds, « à risque », de San-Francisco. L'arrivée, non loin du Civic Center, est tout aussi spectaculaire. On saute du camion, le groupe se divise en silence en deux patrouilles de 5, une de chaque côté de la rue, désignés par Eddy, le « Chapter Leader » (responsable de la

section de San-Francisco). Les ordres d'Eddy sont brefs, les Guardian Angels ne soufflent pas un mot. Un chef de patrouille (patrol leader) deux gardes avant, deux gardes arrière, toujours espacés de 3 ou 4 mètres. Eddy m'a confié un garde du corps mais en fait, il va s'occuper de moi personnellement et je marcherai en tête avec lui, ce qui nous donnera l'occasion de discuter. Pas grand monde dans les rues, ce soir, ambiance un peu sinistre avec cet éclairage orangé un peu irréal.

Plein d'enthousiasme, je ne me rends pas compte que nous sommes partis pour quatre heures de marche quasiment ininterrompues. Les Guardian Angels se sont entraînés, eux, pendant une heure et demie à divers arts martiaux auparavant. Je me demande comment ils tiennent le coup car la plupart travaillent dans la journée. Eddy est soudeur, il fait du travail à son compte en supplément de sa journée et le samedi il prend des cours pour obtenir son « high-school diploma ». Et tous les vendredi et samedi soirs, il marche de 10 heures du soir à 2 heures du matin. « *C'est pas toujours facile avec ma copine, on peut pas sortir le week-end* ».

Le circuit est totalement improvisé mais c'est une visite guidée des quartiers chauds de San-Francisco à laquelle j'ai droit. Tenderloin, beaucoup de bars, quelques strip-tease, quelques prostituées : on n'y rencontre que des noirs, dont beaucoup déjà bien éméchés. Les Guardian Angels se font copieusement insulter et on cherche véritablement à les provoquer. Eddy reste serein : « *On ne répond rien. Garder son calme, être même souriant avec celui qui t'insulte, c'est ça être Guardian Angel* ». Un travesti noir l'accoste langoureusement en lui demandant à quoi servent les G.A : « *A te protéger si quelqu'un t'agresse* ». « *Mais je ne veux pas qu'on me protège, je veux qu'on m'agresse, agressez-moi, vous tous, j'aime qu'on m'agresse !* ».

Un peu plus loin sur Leavenworth, le quartier est réservé aux prostituées, non noires apparemment. Plusieurs d'entre elles saluent les GA. « Ah ! vous êtes là, tant mieux, on va être tranquilles un peu parce que l'autre soir y'a encore (?)

qu'a cogné une fille. Oh ! restez avec nous. On est rassurées de vous savoir là ».

Les Guardian Angels savourent cette reconnaissance officielle mais peu longtemps. Des éclats de voix à la sortie d'un club, plus bas. Une patrouille se précipite, l'autre reste en surveillance au coin de la rue, bien écartés les uns des autres, les regards scrutant les rues voisines, attentifs au moindre signe suspect. Eddy arrête la patrouille à distance du bar, observe les bras croisés et... attend que ça se calme. Le patron du bar fait signe qu'il a vidé celui qui proteste mais que tout va bien. On repart. Ce sera en fait le seul petit événement de la soirée, qui sera plutôt monotone, comme la plupart des patrouilles.

Un petit tour sur Polk Street, le quartier des homosexuels. Eddy me rappelle la doctrine des Guardian Angels : n'intervenir qu'en cas d'agression physique ou sur la propriété d'autrui. Mais il a du mal à supporter le spectacle des jeunes garçons prostitués qui embarquent dans les limousines arrêtées le long du trottoir. « *Ça me donne envie de dégueuler* ». Mais il en rajoute pourtant dans la politesse : « *How are you doing, sir ?* » à des gens qu'ils croisent, qui en restent surpris.

Les patrouilles se séparent puis se retrouvent à l'endroit prévu, avec un « timing » qui fait plaisir à Eddy, qui donne ses ordres par gestes seulement. « *On avait des talkies-walkies pendant un moment, ça c'était le pied, mais ils sont en panne et on n'a pas de fric* ». Après être repassés plusieurs fois dans les mêmes rues, on termine la patrouille auprès d'une « vigile » organisée par les homosexuels, pour demander l'augmentation des crédits de recherche sur l'AIDS (le SIDA). Ils campent jour et nuit devant l'immeuble de l'Etat dans le Civic Center et cette nuit il fait froid ! Eddy salue tout le monde, les patrouilles se déploient pour une surveillance quasi-militaire, là où il ne semble pas devoir se passer grand-chose. Mais le groupe d'homosexuels a été attaqué la semaine précédente et les Guardian Angels ont promis leur assistance, qui ne durera pas longtemps. Les GA sont salués,

félicités, pris en photo même, mais Eddy ne semble pas particulièrement à l'aise. Mais il fait son devoir.

Le règlement des Guardian Angels prévoit un « debriefing » pour faire le bilan de la patrouille et la rédaction d'un rapport bref (« patrol log »). Mais, ce soir, personne n'a envie de traîner, alors... Eddy m'avoue qu'il n'aime pas beaucoup rédiger toute cette paperasse. Chacun est rentré se changer, au bureau que le « chapter » de San-Francisco occupe dans un immeuble dans Mission District - un bureau minuscule qu'on leur donne, en contrepartie de déduction d'impôts. Les blousons restent au vestiaire mais chacun repart avec son béret, personnalisé à l'extrême avec des badges, des chaînes, des clous, des croix...

On ne s'est pas tellement amusé ce soir-là et c'est le lot de la plupart des patrouilles. Mais le style change, pour ma deuxième patrouille. De Marrio est le chef de la patrouille et le style sobre et strict de Eddy fait place à la vadrouille de la petite bande de quartier.

De Marrio est noir, il habite à Oakland et vient faire ses patrouilles Downtown San-Francisco. Il est agent de sécurité dans une firme privée à temps partiel et travaille aussi dans le bâtiment. A 21 ans, il vient d'avoir un fils. Mais lorsqu'on se promène (pardon, qu'on patrouille) sur Broadway, De Marrio se sent dans son élément. Broadway San-Francisco est une concentration de clubs, de bars, de peep-show, de strip-tease qui sont animés très tard dans la nuit, enseignes géantes aux néons (« Talk with a nude girl »), portiers qui accostent les passants. Les voitures circulent lentement d'un bout à l'autre de cette partie de Broadway, font demi-tour, repassent, voiture décapotée, passagers debout sur les sièges. Et l'on traîne, l'on regarde, on attend l'événement.

Justement, les Guardian Angels en sont un, à eux seuls. Le quartier est quadrillé par la police, chaque club a ses propres gardes du corps en uniforme armés, mais Broadway attire pourtant les Guardian Angels ce soir. Et surtout De Marrio. A chaque club, il s'arrête, serre la main des gardes.

Il porte des gants coupés aux doigts comme presque tous les Guardian Angels à San-Francisco. Eddy m'a précisé que c'était uniquement pour des raisons hygiéniques et pas du tout « pour la frime ». « On serre tellement de mains ».

Personne autant que De Marrio. Ce n'est plus une patrouille, c'est une tournée électorale. Mais les autres ne sont pas en reste qui sont accostés par des jeunes qui leur demandent comment on entre dans les GA, qui racontent l'histoire de leur frère qui a été dans les GA à Philadelphie. L'opération relations publiques marche bien et tout le monde les salue, les encourage. Ils apprécient visiblement. Et encore une photo, avec des marins en permission, cette fois !

Les plus jeunes recrues (« recrruits » et « trainees ») sont pourtant un peu mal à l'aise et restent de marbre : leur promotion est en jeu. Ils n'ont pas encore le tee-shirt officiel des GA. Jett, un thaïlandais de 19 ans, depuis quatre ans au USA, me confie qu'il ne trouve pas la patrouille très sérieuse, ce soir. On bavarde trop et le style de De Marrio ne lui plaît pas. Ricardo, lui (Philippin, 20 ans) est très à l'aise : il parade et semble le plus doué pour la publicité. Il défend le concept de « visual deterrence » (dissuasion visuelle) qui est à la base de la « philosophie » des GA, face à un passant qui leur soutient qu'on n'arrête pas des criminels en étant si visibles. Et lorsque quelqu'un l'interpelle depuis un bus, Ricardo ne se prive pas pour lui lancer « Viens le dire ici, tu vas voir, c'est trop facile dans un bus, allez, viens-là ». Le sang-froid et le style policé des Guardian Angels n'est décidément pas de mise ce soir.

On passe encore beaucoup de temps à observer, impassibles, aux coins des rues. La police embarque quelques jeunes plus loin et les critiques des GA fusent. Pourtant, deux blocs plus loin, ils seront très flattés d'être salués par un policier à moto. Absorbé dans mes discussions avec Jett, je m'aperçois soudain que De Marrio, Ricardo et deux autres traversent la rue en courant, fendent la foule des passants. Ils viennent d'interrompre une bagarre sur le trottoir entre deux types, plutôt éméchés. De Marrio revient lentement,

content de son effet. Mais tout le monde est un peu déçu. Pour l'action, ce sera tout pour ce soir. Le retour en bus — gratuit, le chauffeur nous laisse passer — donnera encore l'occasion à De Marrio, cet incorrigible bavard, de distraire la conductrice pendant une demi-heure, pendant que le reste de la patrouille se répartit sans un mot dans le bus, mais reste debout !

2.2. - LES GUARDIAN ANGELS : HISTOIRES ET REGLEMENTS

L'histoire des Guardian Angels n'est pas connue en détail par chaque membre mais chacun connaît au moins le mythe fondateur et... le couple fondateur. Voici le récit qu'en fait Eddy, le « chapter leader » de San Francisco (interview du 9 novembre 1985). « *Les Guardian Angels, ça a commencé en 1979 à New-York City. C'est Curtis Sliwa qui a lancé l'idée. Il était manager dans un Mac-Donald, il travaillait la nuit dans le Bronx. Il prenait le métro toutes les nuits, tôt le matin. Il voyait beaucoup de crimes violents et personne ne faisait rien, ils regardaient seulement pendant que d'autres se faisaient attraper, violer, tabasser.*

Il a eu l'idée de mettre d'autres jeunes dans le coup. Ils avaient tous appris les arts martiaux, ils pouvaient se défendre eux-mêmes, c'est important pour pouvoir défendre quelqu'un d'autre. Ça a été dur au début, les gens lui disaient « t'es fou, tu vas te faire cogner, tu vas être descendu ». La police les emmerdait, c'était juste un autre gang, quoi. Ils s'appelaient les « Magnificent 13 » (Note : référence au film « The Magnificent Seven », en français « Les Sept Mercenaires »). Ils étaient 13. Ils ont eu des tee-shirts petit à petit mais sans logo, seulement un bandeau autour de la tête. Certains mettaient des dessins qu'ils avaient faits eux-mêmes. Le plus souvent, c'était un poing avec une main ouverte qui l'arrête. Un peu les arts martiaux, le pouvoir, tout ça. C'était surtout des copains à Curtis Sliwa, des amis du quartier, du restaurant où il bossait. Mais c'est lui qui les poussait. Une nuit où il y avait des

problèmes, le lendemain, ils revenaient : « Non, je ne peux pas faire ça, mes parents, ma copine disent que je suis cinglé ». Il fallait qu'il les secoue.

Petit à petit, il a réussi, le groupe a grandi. Ils sont devenus les « Magnificent 20, 50 ». Ils ont changé les noms. Il a dessiné le logo qu'on a maintenant et il a choisi le nom, les « Guardian Angels ». A la base, c'était le fait que chacun croit avoir un ange gardien, quand on est gamin, les parents disent ça (...) Curtis Sliwa il avait une éducation religieuse, rien que pour choisir ce nom là ! Il croit mais il ne prêche pas, il n'impose pas sa religion aux autres. Il veut seulement que les gens croient dans l'idée d'aider les autres. Les Guardian Angels, ça s'est étendu sur la côte Est et en 1981 ils ont été créés à San-Francisco ».

Le récit d'Eddy reprend à peu de choses près la version que l'on trouve dans les articles de presse. Il omet pourtant un élément important : Lisa Ewers, devenue la « passonista » des Guardian Angels et qui a reçu beaucoup d'attention de la part des médias. Ceinture noire de karaté, élevée dans une bonne famille (père vendeur, mère infirmière), elle tenait une galerie d'art et se retrouve leader des Guardian Angels très rapidement. Elle est blanche, d'éducation supérieure et elle épouse en 1984 Curtis Sliwa, hispanique (mère : technicienne, père : marine marchande). Elle raconte, dans une interview télévisée, avoir été effrayée par ces « lou-bards » au début puis s'être imposée, aidée en cela par le charme de Curtis Sliwa. Dans le bureau des GA de San Francisco, les deux portraits du couple fondateur sont encadrés et fixés au mur. Lisa Ewers est devenue mannequin, et réussit à fasciner et à séduire autant les Guardian Angels que les médias. Mais elle continue à patrouiller dans le métro newyorkais et son mari assure qu'il a plus peur pour les voyous qui l'agresseraient que pour sa femme.

La lecture de la presse permet de suivre la carrière de Curtis Sliwa et des Guardian Angels : elle commence assez tôt puisqu'à 16 ans, il sauve 6 personnes dans l'incendie de leur maison et est récompensé par le Président comme « Newsboy of the Year ». Après la fondation des Guardian

Angels, Sliwa gardera toujours à l'esprit ce rôle de modèle pour les plus jeunes : « *Quand vous êtes fatigués, rappeler vous que les petits croient toujours à Batman et à Robin des Bois, qui font le bien. On ne peut pas les décevoir* », déclare-t-il aux GA.

L'extension des Guardian Angels va être régulière et atteint 48 villes à l'automne 1983 (USA et Canada). Une grande diversité demeure dans les styles des organisations locales (depuis ceux du New-Jersey qui marchent au pas et portent des treillis et des bottes jusqu'à ceux de San Francisco, plutôt décontractés). Comme le souligne Eddy « *C'est comme ça là-bas parce qu'il faut ça pour obtenir le respect dans le New-Jersey. Ailleurs, ils portent des vêtements marrants, des pantalons bleus brillants, parce que dans le coin, c'est comme ça, break dance et tout. Nous ici, on ne marche pas au pas. Ça ne passerait pas à San Francisco, trop militaire !* ».

Le développement conduit même à l'apparition de « white-collar Guardian Angels » à Dallas. Ils ont tous plus de 40 ans, sont propriétaires de leur maison et se sont organisés comme groupe de quartier pour patrouiller... autour de leurs maisons. Ils s'entraînent au karaté mais patrouillent en voiture.

Cette apparente banalisation n'est pourtant pas recherchée car Sliwa attire avant tout la jeunesse des minorités et n'hésite pas à valoriser l'anti-conformisme, l'opposition active à l'ordre établi alors même qu'il donne une image d'ordre de son organisation. Ainsi Sliwa bloquera le métro new-yorkais pour protester contre un projet de nettoyage de graffiti inutile selon et coûteux pour la collectivité : il revendique l'allocation de cet argent à la sécurité dans le métro. Il sera arrêté par la police, de même qu'à Chicago où il prend délibérément le bus sans payer pour obtenir des laissez-passer de la municipalité. En 1983, à Joliet (Illinois) il campe avec plusieurs patrouilles devant un tribunal pour protester contre l'incapacité de la police à arrêter les responsables d'une vague d'assassinats dans la ville. Les Guardian Angels interviennent à Rajneeshpunesh (Oregon), la ville du « Guru

Bhagwan », pour empêcher la secte de chasser les clochards. La section de San-Francisco a fait la même chose à Santa-Cruz. Enfin, Sliwa intervient avec les sections de l'Ouest à Tijuana, à la frontière Mexique-USA près de San-Diego, pour protéger des immigrés clandestins qui se font détrousser. Les Guardian Angels ont connu aussi une victime, en 1981, à Newark : l'un des leurs a été tué par un policier. Les obsèques ont donné lieu à un grand rassemblement de Guardian Angels. Ces initiatives plus politiques sont souvent décidées par Sliwa, qui garde un contact personnel régulier avec tous les « chapitres ». Ceux-ci sont autonomes malgré tout et à Los Angeles, par exemple, on se fait fier de dépasser la renommée de New-York, que tout le monde associe aux Guardian Angels. « *Nous voulons créer notre propre tradition, nos propres légendes à Los-Angeles, et nous débarrasser de l'image de New-York* » (interview Chapter Leader L.A. 18 janvier 1986).

Les règles de l'organisation bien qu'appliquées de façon différente dans chaque ville demeurent malgré tout assez bien définies pour créer une unité nationale au mouvement des Guardian Angels.

Les principes

Les Guardian Angels sont une organisation de volontaires. Les financements, très minimes, proviennent des contributions de chaque membre (qui achète son tee-shirt et son béret) et des dons de particuliers. Les Guardian Angels ne reçoivent aucune subvention de quelque autorité que ce soit.

Ils agissent comme « dissuasion visuelle » vis-à-vis des criminels éventuels. Leur but est de prévenir ainsi le crime et non de faire des arrestations. Ils peuvent cependant effectuer des « citizen's arrests » si nécessaire lorsqu'ils sont témoins d'un crime, mais insistent sur leur différence avec les « vigilante », comme Bernard Goetz dans le métro de New-York en 1985 : ils ne punissent pas et remettent leurs prisonniers à la police. Un de leurs buts secondaires est d'éduquer le public à ne plus accepter le rôle de victime, à

limiter les risques d'agression et à réagir face à une agression dont ils sont témoins. Ils ont publié un livre présentant ces techniques.

Les Guardian Angels ne font pas respecter la loi en général mais seulement certains aspects : ils ne sont pas censés intervenir dans les cas d'usage ou de trafic de drogue, de prostitution, de jeu, d'ébriété. Ils n'interviennent pas non plus dans les domiciles privés. Leur rôle se limite donc aux délits de violence ou de vol sur la voie publique. Mais cette limite, comme nous le verrons, est parfois difficilement supportable pour les GA, principalement en raison du fait qu'elle conduit à l'inaction pendant les patrouilles.

Les règles d'admission dans les Guardian Angels

Un texte (« National Rules and Regulations ») établit le règlement interne des Guardian Angels qui est parfois légèrement adapté mais respecté dans la plupart des principes. Cette souplesse dans l'application est cependant une critique majeure des autorités qui souhaiteraient une plus grande « accountability » du mouvement (qu'il puisse rendre des compte précis) (PENNEL et al., 1985, vol. 1, p. 27).

La sélection des membres est stricte sur un point : le candidat ne doit avoir aucun délit inscrit à son casier judiciaire, pour les 50 premiers membres, et pour les autres suivants, aucun crime. L'âge minimum requis est en général de 16 ans mais à San Francisco et à Los Angeles, certains jeunes avaient 15 ans. Le recrutement est mixte et les filles sont soumises aux mêmes règles que les garçons. Un test d'aptitude minimale à l'auto-défense est passé avant d'être accepté (bloquer des coups de poing, de couteau, de baton). Cette exigence de départ entraîne un recrutement plus aisé pour les jeunes qui ont déjà pratiqué les arts martiaux...ou les bagarres de rue.

Le parcours du Guardian Angels comporte plusieurs étapes assez bien délimitées : le postulant, après avoir été interviewé et testé, est « trainee » jusqu'à ce qu'il ait acquis un minimum de savoir-faire en auto-défense. Il s'entraîne

avec les GA mais ne participe pas aux patrouilles. Il reçoit une formation sur les Guardian Angels, leurs droits et devoirs, sur les règles légales, notamment pour une arrestation, et sur les premiers soins. Certains, selon les compétences, peuvent en fait devenir immédiatement « Recruit ». Pendant un mois au minimum, il participe aux patrouilles et s'entraîne mais ne porte pas le tee-shirt des GA, seulement un tee-shirt blanc. Il porte cependant le béret et le blouson des GA. La recrue est ainsi observée en situation. Sur recommandation de 2 autres Guardian Angels, il peut passer un test, quand le « chapter leader » le juge prêt. Ce test comporte un examen oral devant le groupe, portant sur les connaissances en soin d'urgence (il doit avoir un brevet de secourisme à San Francisco), en matière légale et sur les règles de conduite des GA. Il subit ensuite une épreuve physique où il doit combattre avec chaque autre membre du groupe, sans arrêt pendant 2 minutes. Cette règle appliquée à San Francisco est sans doute plus souple ailleurs. Ils reçoivent en cas de succès — décidé par le groupe sans formalités précises et, de fait, par le chef de section — un diplôme et un tee-shirt des Guardian Angels (qu'ils achètent). Une promotion est ensuite possible.

Comme « patrol leader », puis comme « chapter leader » : aucune règle précise ne s'applique pour ces changements de statut qui repose beaucoup sur la décision du « chapter leader ». Il ne s'agit en aucun cas d'une organisation à gouvernement « démocratique » mais plutôt hiérarchique, tout entière dépendante de la qualité de « meneur d'hommes » du leader et de son autorité. Le modèle des décisions serait plutôt militaire, tempéré par un aspect populiste, qui oblige le leader à gagner l'adhésion du groupe (comme un tout et non individu par individu).

Les règles de conduite des patrouilles

Les différentes sections patrouillent au minimum deux soirs par semaine (vendredi et samedi soir) mais, selon le nombre des membres, peuvent intervenir toute la semaine. Les données de l'enquête de Susan PENNEL et al. (1985)

permettent de préciser à l'échelle nationale ces informations :

- Nombre de patrouilles par semaine par ville : de 2 à 19 (New-York),
- Durée des patrouilles : en moyenne 4 heures,
- Nombre moyen de membres dans chaque patrouille : de 4 à 8 (nous avons cependant observé à Los Angeles des patrouilles de 10),
- Nombre de patrouilles par semaine pour chaque membre : 2 à 3.

Les tâches sont réparties entre les membres d'une patrouille : un « patrol leader », le seul à prendre les décisions et à parler dans les situations délicates (la règle est d'ailleurs le silence pendant les patrouilles), deux « front guards » — qui protègent le « patrol leader » en cas de problème — dont un « second in command » qui remplace le leader si nécessaire, deux « rear guards », à l'arrière qui doivent surtout maintenir le public à distance ou faire la circulation en cas d'incident, un « medic », chargé des soins, qui porte une trousse « premiers soins », un « runner » chargé de la communication, c'est-à-dire de téléphoner à la police le plus souvent.

Les « couleurs » (Béret-tee-shirt) ne doivent être portées « qu'en service ». Les Guardian Angels en patrouille ne doivent ni porter d'armes ni être sous l'influence de drogues ou d'alcool. Une fouille est organisée avant chaque patrouille (cette règle est très respectée) et tout contrevenant est expulsé immédiatement des GA. Il est interdit de fumer pendant les patrouilles (sauf pendant les « breaks », pris souvent dans un fast-food) et de crier ou d'insulter les passants. Un rapport de patrouille, rédigé par le « patrol leader » sur des formulaires standards, décrit les participants, le parcours, les horaires et tous les incidents, y compris ceux internes à la patrouille.

Les règles d'intervention en cas d'incident mettent l'accent sur la nécessité de ne pas réagir aux agressions verbales

(ou lorsqu'on est poussé par exemple). C'est seulement en cas d'attaque dangereuse que les Guardian Angels réagissent en évitant toute brutalité et en cherchant à calmer la situation. Les arrestations doivent respecter des règles précises (certains GA portent des menottes sur eux).

2.3. - LOS ANGELES : LA GUERRE DES GANGS ?

Le chauffeur de taxi me demande : « Vous êtes sûr que vous voulez descendre là ? ». Il jette un regard alentour : le carrefour Alvarado/8th, non loin de Mac Arthur Park, grouille de monde, surtout des hispaniques, qui attendent, qui prennent l'air. Ça ne me paraît pas si terrible que ça, d'autant que par chance j'aperçois une troupe de bérets rouges qui occupe tout un trottoir un peu plus loin, devant un entrepôt de briques rouges. Ils sont au moins une vingtaine et attendent depuis 2 heures le départ en patrouille. On discute, on plaisante, on se chahute, c'est l'ambiance habituelle des groupes de jeunes à laquelle je suis habitué.

Scott, le leader, n'a pas l'air enthousiasmé de ma visite qui ajoute à celle d'une étudiante qui veut faire un film sur les GA. « On a eu des bagarres avec des gangs deux fois dans la semaine. Ce soir on va être tranquilles, y'a assez de blessés. Vous, vous restez en arrière pour ne pas être mêlé à ça ». Enfin, un peu d'action, ça change des promenades de San Francisco ! En fait, ce soir, ce sera vraiment calme, encore une fois. Deux patrouilles de 10, dans les rues de Downtown Los Angeles, quasiment désert, comme toutes les nuits, c'est malgré tout impressionnant. D'autant plus que les leaders de patrouille se font un plaisir de faire courir tout le monde pour traverser les rues pour que les patrouilles ne soient pas coupées en deux. Un ordre crié, on court, un autre ordre hurlé, on s'arrête. Spectaculaire mais pas très rassurant pour le passant, qui se demande bien ce qui se passe : l'apparition des Guardian Angels semble inquiéter certains au premier instant, comme s'ils étaient un rappel de l'insécurité quand on n'y pensait plus (s'ils sont là, c'est qu'il y a un risque !).

On atteint Broadway, où quelques attardés errent à la sortie d'un restaurant ou d'un cinéma. C'est littéralement le jour et la nuit par rapport à San Francisco. Dans la journée, Broadway Los Angeles est très animé, envahi par les petits commerces des latinos. Le soir, plus rien, alors qu'à San Francisco, Broadway commence à vivre seulement à 6 heures p.m.

Scott est resté en arrière et ne dirige pas la patrouille : en fait il nous protège et ça nous donne l'occasion de discuter. Il me montre les bombages du gang de la 18ème rue (East L.A.) avec qui ils ont eu des problèmes. Je ne m'en rendrai vraiment compte que lors de ma deuxième patrouille. On traîne un peu sur Broadway, les GA disposés à égale distance le long du trottoir, observant silencieusement. Un GA vient soudain trouver Scott, tout excité. Il désigne un passage entre deux immeubles, fermé par une porte en fer. Les deux patrouilles se précipitent : il y aurait du trafic de drogue en permanence dans le coin. Excitation générale : quelques-uns pénètrent dans le passage. Attroupement des passants. L'un des GA ressort, grimaçant : « *Ce qu'il faudrait surtout là-dedans, c'est un bon orage, ça pue !* ». Nous contournons le bloc avec une patrouille pour « prendre à revers » le passage. Résultat, néant, mais à l'Est de Broadway le trafic de drogue a l'air de bien marcher. Voitures qui s'arrêtent, mains qui se touchent. Le paysage urbain change aussi : parking, immeuble délabré, parkings, garage, petite boutique, parking. Et là, autour d'un refuge pour sans-abri, plus d'une cinquantaine de cartons alignés comme dans un dortoir mais sur le trottoir. Ceux-là n'ont pas eu de place et passeront la nuit dehors : à Los Angeles, ce n'est pas un drame, à New-York, on en meurt. Ici, on se groupe pour être en sécurité. La station Greyhound n'est pas loin, seul lieu animé de la nuit, sordide lui aussi. Deux patrouilles envahissent un fast-food délabré pour faire le break. On est à près de 4 miles du point de départ. Bonsoir, je rentre maintenant, on se reverra à l'entraînement.

Le point de ralliement à 8th/Alvarado correspond en fait au local d'entraînement tenu par un Coréen. Il accepte d'entraîner gratuitement les GA au Tae-Kwan-Do en

échange d'une patrouille de temps en temps dans Korean Town. Et les GA, la plupart hispaniques, se soumettent à la discipline du maître coréen, aux salutations, aux serments même.

On retrouve tout le monde dans la cour arrière au pied d'un immeuble (« housing project ») qu'ils ont dû « nettoyer » des revendeurs de drogue, me dit Scott. L'endroit est plutôt sinistre et ne sent vraiment pas bon. Le groupe est très nombreux ce soir, près d'une trentaine. Les différences s'accroissent : les plus âgés viennent à l'entraînement surtout. Quelques noirs, dont l'un a couvert son béret de badges et de fétiches divers. L'un des chefs de patrouille porte un seul badge : la Vierge. Les plus jeunes, les nouvelles recrues restent un peu en retrait face à ces anciens. Une fille attire pas mal de garçons autour d'elle. Elle est très grosse, maquillée ; elle porte une salamandre dorée sur sa veste en velours satiné : elle n'est pas du même monde, c'est évident, mais cela attire aussi les jeunes Guardian Angels. (J'apprendrais en discutant avec elle, qu'elle travaille dans les campagnes électorales du Parti Républicain et que les GA sont un véritable sacerdoce politique pour elle même si « *ses collègues trouvent ça un peu bizarre* »).

« *Search !* » hurle Scott. La fouille est spectaculaire ce soir, tous alignés, les bras écartés ; les chefs de patrouille vérifient que personne ne porte d'arme. On retire même un décapsuleur un peu pointu à l'un des GA. Puis départ en voiture et en camionnette pour se retrouver sur le parking d'un Safeway, dans Korean Town. Après beaucoup d'attente, de palabres entre les « chefs », Scott désigne les trois patrouilles ; qui vont cependant rester très proches les unes des autres. Car, ce soir, on rend visite à l'un des gangs avec qui les GA se sont affrontés cette semaine. C'est une particularité de la section de Los Angeles : ils circulent délibérément dans les secteurs où se fait — publiquement — la revente de drogue, sans s'attaquer aux vendeurs, mais seulement pour les gêner, les intimider. Résultat, mardi dernier, les GA se sont fait poursuivre par un gang sur Fedora/8th dans Korean Town, armé de battes de base-ball. Les GA ont dû fuir et le patrol leader a passé trois jours à l'hôpital. Mais le

jeudi, une patrouille renforcée y est retournée, et, là, ils ont pu mettre en fuite les trafiquants. Ce soir, dit Scott, on vient seulement se montrer sous leurs fenêtres pour dire qu'on est là. L'un des GA habite dans ce quartier et se fait menacer tous les jours par ce gang de salvadoriens.

Les Guardian Angels investissent les deux trottoirs de la rue, très sombre, presque une impasse, et attendent. Les passants se regroupent derrière eux et guettent l'événement. L'un des GA me confie ses lunettes, l'autre s'échauffe : tout le monde est surexcité et prêt à la bagarre. Mais Scott contrôle son monde et a bien prévenu qu'on n'allait pas les chercher. Il est aux avant-postes et observe. Le gang ne se montre pas et l'on doit rebrousser chemin. Ça discute ferme dans les rangs des GA.

Je suis à l'arrière avec deux « rear-guards » et je ne m'ennuie pas. L'un d'eux fait dans le style militaire le plus pur. La patrouille s'arrête à un carrefour : il se retourne aussitôt un genou par terre et surveille alentour. De temps en temps, il marche à reculons la main sur l'épaule de son voisin. A chaque coin de rue, il fait glisser ses pieds d'un coup sec pour se retrouver dans l'axe. Il me montre fièrement son pantalon à soufflet, utilisé pour les parachutistes. Son voisin ne le prend pas trop au sérieux. A plusieurs reprises, il calque son pas sur le premier et ils se retrouvent tous les deux à marcher au pas. Ils continuent ainsi en se regardant l'un l'autre avec un sourire de contentement partagé : ils sont impayables !

Après quelques miles, les trois patrouilles se rejoignent au parking de départ. Scott et les patrol leaders organisent un « debriefing » d'une heure environ : il a besoin, semble-t-il, d'expliquer la politique du mouvement à ses troupes qui ne comprennent pas bien. Il souligne l'importance des liens avec les communautés des différents quartiers, ici avec les coréens, en insistant bien sur le temps très long qu'il faut pour « assainir » un quartier et sur la nécessité pour les habitants de se prendre en charge. Cela prépare en fait une évaluation de l'intervention de ce soir. Il n'apprécie pas les commentaires pendant les patrouilles mais demande main-

tenant à chacun de s'exprimer. Je m'attendais à des demandes de passage à l'action, d'intervention plus nette, mais pas du tout. La plupart se demandait si on ne s'attaque pas à un trop gros morceau, en dérangeant les gangs qui font du trafic de drogue. Certains ont entendu des membres des gangs (ils habitent dans les mêmes quartiers) assurer qu'ils allaient « *kick their ass* » aux Guardian Angels. « *On pourrait attendre d'être plus forts, plus nombreux, plus entraînés* ». Scott réagit fièrement : « *Si les gangs parlent de nous, tant mieux, c'est qu'on fait notre boulot* ». Un autre leader insiste : « *On n'a jamais été aussi nombreux à Los Angeles. J'ai vu comment les GA ont réagi pendant les bagarres. Je fais confiance à chaque membre du groupe. On agit comme un groupe, notre force c'est l'unité* ». Scott enchaîne : « *On ne veut pas être un gang de plus, on est au-delà de ça. On n'a pas à aller leur casser la gueule parce qu'ils ont menacé notre copain, ça serait se comporter comme eux. On ne doit pas réagir émotionnellement et individuellement. On est un groupe et on est forts si on se fixe nous-mêmes nos objectifs sans répondre au coup à coup aux différents gangs* ». Le discours est très mobilisateur et certains GA applaudissent même. Après ça, détente, on va manger chez le Coréen qui leur a préparé un repas. Mais jusqu'à 3 heures du matin, on traîne dans la cour, on discute, on chahute, en fin de compte, on se trouve bien ensemble !

2.4. - L'UNIVERS CULTUREL DES GUARDIAN ANGELS

Ces récits de patrouille le montrent : les événements violents ne sont pas si fréquents (sauf à New-York cependant). Patrouiller dans les rues la nuit, c'est fatigant et ennuyeux le plus souvent : mais partout les bénéfices sont réels puisqu'on cherche à devenir Guardian Angel et qu'on le reste. La rotation des effectifs est cependant élevée puisque, en 1984, 58 % des GA étaient membres depuis 1 an au moins, 14 % depuis 13 à 23 mois, et 28 % depuis 2 ans ou plus (PENNEL, 1985). Les désaffections peuvent être liées à l'instabilité habituelle des engagements de jeunesse mais aussi à deux types de déceptions opposées :

- dans les Guardian Angels, il n'y a pas beaucoup d'action, on est trop limités, contrôlés,
- dans les Guardian Angels, il faut de l'engagement physique, on prend des risques.

Le recrutement assez varié des Guardian Angels explique cette double déception : le mouvement doit maintenir un équilibre précaire dans les rapports de ses membres à la violence.

Toutes les discussions, tous les vêtements, toutes les activités font référence à la violence mais de façon très ambivalente. La plupart des jeunes recrutés sont issus « de la rue » comme dit Eddy, ils ont fait partie des bandes ou les ont cotoyés. Scott reprend des statistiques qu'il a lues quelque part, selon lesquelles il y aurait 50 000 membres de gangs à Los Angeles mais « seulement » 7 à 8 000 participants actifs aux délits de ces mêmes gangs. Pour lui, voilà la cible pour le recrutement des Guardian Angels : les 42-43 000 jeunes qui suivent les gangs parce qu'il n'y a pas d'autre modèle. Le pari des GA, très bien perçu par leur fondateur Curtis Sliwa, consiste à jouer sur ce retournement des valeurs de la jeunesse des minorités tout en restant fortement enracinée dans ses traditions.

La culture de la violence fait ainsi partie de la vie quotidienne des jeunes de la « zone » (« inner-city youth »). Les GA, entre eux, discutent des mérites de la boxe comparée à tel art martial, valorisent Bruce Lee, comme le font tous les jeunes des milieux populaires urbains... du monde entier peut-être. Le mouvement s'est appuyé dès le départ sur cette tradition. Lisa Ewers est ceinture noire de karaté ; la section de San-Francisco a été créée par un professeur d'arts martiaux qui a fait tourner un représentant des GA dans toutes les écoles de karaté de la Bay Area ; il a trouvé aussitôt plus de 2 000 candidats, qu'il a fallu sélectionner. Déjà l'univers culturel des arts martiaux dans lequel puise les Guardian Angels, représente une socialisation de la violence, fort éloignée des bagarres de rue. La ritualisation, extrême parfois, vise à un contrôle et à une maîtrise de soi plus difficile à atteindre que la puissance physique pure. Mais les Guardian

Angels, s'ils s'inspirent de ces philosophies, ne sont pas aussi stricts dans leurs exigences d'entraînement, de performance et de ritualisation : plusieurs techniques sont combinées et tout jeune loubard peut s'y intégrer sans être repoussé par le climat élitiste si fréquent dans les écoles d'arts martiaux.

Mais, l'appel au contrôle de soi, à la discipline, parvient parfois difficilement à contenir le besoin d'action. La définition abstraite de la cible des GA, délit de violence sur les personnes, n'est guère motivante. Aussi, à Los Angeles, on assiste à un glissement prudent vers un engagement contre le trafic de drogue. A San Francisco, après une séance d'entraînement, devant un parterre de nouveaux GA, sentant la pression du groupe, Eddy, le « chapter leader », modifie les règles d'intervention : si l'on observe du vandalisme, ce sera au chef de patrouille de décider au cas par cas (ce qui dégage Eddy de sa responsabilité !). De même, après un tableau apocalyptique de tous les dangers des couteaux, des fusils, etc., (où chaque membre renchérit sur des incidents qu'il a vécus) devant l'excitation provoquée, Eddy admet que « lorsqu'on arrêtera un type qui s'est attaqué aux enfants on ne lui fera pas de cadeaux » (« mais je ne vous l'ai pas dit », ajoute-t-il). Pendant les patrouilles, l'observateur sent bien ce besoin de créer parfois de l'événement, de dramatiser un problème bénin (voir récits). Curtis Sliwa, le fondateur, maintient d'ailleurs son prestige par ses décisions d'interventions spectaculaires, qui bousculent le train-train et qui font une grande publicité aux Guardian Angels.

La même capacité à se mouler dans la culture des jeunes des minorités apparaît dans le choix d'uniformes. L'attrait pour l'ordre militaire a souvent été observé chez la plupart des jeunes les plus défavorisés ou chez les délinquants : un attrait ambivalent sans nul doute, associé à la crainte d'un contrôle insupportable. Mais, au-delà d'une référence militaire, l'uniforme souligne, et affiche même, à la fois une appartenance et un rôle social. Ces deux éléments sont des atouts essentiels dans la socialisation de la jeunesse.

Appartenir à un groupe, tout d'abord, c'est lui confier sa définition sociale, c'est se reposer sur lui pour délimiter une

identité encore incertaine : les adolescents marquent particulièrement fortement ces appartenances (ne serait-ce que par la mode) en les caricaturant parfois, en s'y fondant totalement, tant le jeu de mise à distance/appartenance est encore mal rodé pour eux.

Les Guardian Angels reprennent totalement les modèles d'appartenance aux gangs, dont les uniformes (parfois seulement un bandeau) sont souvent un trait caractéristique. Cette adaptation au plus près des enjeux culturels locaux est très nette dans le refus d'imposer un uniforme complet, identique de l'Est à l'Ouest. Les Guardian Angels procurent un sentiment d'appartenance particulièrement fort grâce à l'ensemble des rites d'initiation prévus, aux références mythiques solidement établies, à la répartition de rôles précis dans chaque patrouille, à la possibilité de promotion. Chacun compte, chacun y a sa place particulière (ce n'est pas une masse et il n'y a pas de brimades) mais se réfère à un univers culturel commun, très structuré et, de plus, assez proche de sa culture d'origine. Les Guardian Angels ne dépersonnalisent pas pour ensuite résocialiser dans le groupe, comme le font l'armée ou les sectes. L'initiation structure seulement une synthèse des traits culturels déjà existants chez ces jeunes.

Le paradoxe tient à cette unité du groupe créée à partir d'une diversité ethnique très grande. L'expérience multiculturelle « inévitable » aux Etats-Unis, est cependant valorisée chez les Guardian Angels. Le mouvement s'enracine en fait dans ce qui constitue une « sub-culture » commune à tous les jeunes urbains de milieux populaires. Si la dominante à Los Angeles est plutôt hispanique, l'enquête de S. Pennel et al. (1985) montre bien la répartition équilibrée des groupes ethniques (32 % blancs, 29 % noirs, 23 % hispanique, 16 % autres, c'est-à-dire surtout asiatiques), ce qui traduit une surreprésentation des minorités par rapport à la population américaine, mais exprime assez fidèlement les composantes des milieux populaires urbains aux Etats-Unis.

Mais l'appartenance est souvent jouée pour elle-même dans les groupes de jeunes : on s'oppose, on s'allie, on se

divise, on change de hiérarchies, de valeurs à un rythme rapide et l'on se grise parfois de ces jeux de classements. Les adolescents, et les jeunes, ne font ainsi qu'expérimenter leur nouvelle capacité à créer des univers sociaux dont il sont le centre, capacité qui constitue la personne comme être-en-société, mais qu'ils exacerbent dans ses deux moments dialectiques : la frontière et l'appartenance. Pourtant, ce jeu sur lesquels s'appuient les Guardian Angels prétend chez eux à autre chose : toujours, dans les discours, revient la nécessité de ne plus s'inscrire dans les systèmes d'opposition entre gangs (« *on n'est pas un gang de plus, on est au-delà de ça* », insiste Scott). S'ils se servent des mêmes valeurs qui marquent les appartenances, les Guardian Angels orientent leur action vers un but, une contribution sociale au « bien commun », par un renforcement de la sécurité publique.

La référence aux « Sept Mercenaires » (Magnificent 13), elle-même héritée des « Sept Samourai » et d'une longue tradition, est de ce point de vue très explicite : d'une part, on assiste à un retournement des valeurs, — les méchants deviennent bons — et, d'autre part, on observe un pur exercice de *devoir*, *gratuit*, comme *contribution* à un groupe inconnu, comme sens suprême de la *mission*.

a) Cette mise en mouvement du groupe pour un but désintéressé est sans doute le trait le plus marquant des Guardian Angels. On pourrait le retrouver dans des organisations contrôlées par des adultes dans un but éducatif explicite (la BA des Boy-Scouts). Mais, ici, le mouvement se génère « lui-même » autour d'un leader très proche des jeunes, même s'il semble souvent un peu plus âgé (23 ans pour Eddy, 28 pour Scott). Cette dynamique de contribution sociale à la cité permet pour un groupe de jeunes d'exercer un rôle social et de prétendre à un statut de Personne complet : non seulement, ils savent se distinguer, faire du classement, mais ils savent aussi « faire-pour-autrui », gratuitement, par « sens du devoir ». Ce saut est totalement absent de la plupart des groupes de pairs des jeunes générations, qui sont ainsi maintenues dans une irresponsabilité prolongée. Les Guardian Angels forcent ce blocage, comme le dit leur devise : « Dare to care » (oser être responsable).

On comprend dès lors que cette dimension, vitale pour l'existence du groupe, les pousse parfois à chercher à se rendre utiles à tout prix et pas nécessairement à bon escient : on retrouve là un paradoxe des groupes d'assistance (1) qui ne vivent que par la mise en dépendance d'un autre. Pour aider quelqu'un et servir, il faut qu'il y ait un appel, et parfois, dans cette recherche de quelqu'un à assister, on en vient à aider des passants malgré eux, et à provoquer chez l'autre une insécurité qu'il n'éprouvait pas nécessairement. Les Guardian Angels doivent de fait « chercher l'incident » et se précipitent parfois maladroitement pour le moindre problème.

Ces groupes de sécurité prennent en charge de leur propre chef un rôle qu'ils supposent utiles au « bien commun ». Mais ils demeurent sans mandat, sans reconnaissance officielle, incertains, c'est pourquoi ils cherchent en permanence tous les signes de remerciement, de reconnaissance. Les poignées de main, les relations publiques, les dons financiers, les articles dans les journaux, ou les repas offerts par un membre éminent de la communauté coréenne, tout cela renforce leur conviction de servir la collectivité. La seule gratification effective réside dans cette reconnaissance publique, et chaque membre des Guardian Angels exprime clairement tout le bien que ça fait de se sentir utiles et reconnus comme tels. Il faut bien mesurer l'importance de cette reconnaissance dans la construction d'une personnalité, dans la socialisation d'un jeune.

b) Cette reconnaissance permet aux Guardian Angels de prétendre jouer le rôle de modèle pour les citoyens en général et pour les jeunes générations en particulier. Les GA l'affirment explicitement. Ils effectuent un retournement complet de l'image qui leur colle à la peau. Ce deuxième élément, puisé dans la mythologie (les méchants deviennent les gentils) fait partie intégrante de l'univers culturel des jeunes des milieux populaires urbains : l'univers social est clivé (bons/méchants, riches/pauvres, flics/voyous) mais en même temps ambivalent : il n'y a pas de demi-mesure mais les extrêmes se ressemblent. Cette tradition se retrouve dans la thématique du rachat, de la conversion très fré-

quente chez les loubards ou chez les délinquants (« *Depuis que j'ai rencontré ma copine, j'ai changé complètement* ». « *J'ai fait mon temps, j'ai payé maintenant, c'est fini les conneries* »). L'image qu'ils doivent donner d'eux-mêmes est toujours extra-ordinaire, dans le « vice » ou dans la « pureté ». Leur responsabilité vis-à-vis des jeunes générations est valorisée et renforce un trait culturel de ces milieux, notamment chez les immigrés récents dans les villes occidentales : la famille est sacrée, et les aînés sont responsables des cadets.

Il est intéressant de noter, de ce point de vue, que l'idéologie des Guardian Angels conserve un trait commun aux bandes, à savoir une certaine révolte. Le paradoxe tient à ce que, pour les GA, l'ordre établi, les valeurs dominantes qu'ils combattent, sont actuellement le désordre, le crime, et la lâcheté des citoyens. Voulant renforcer l'esprit de responsabilité, la sécurité publique, le respect des autres et de la propriété privée, valeurs traditionnelles s'il en est, ils le font dans un état d'esprit combatif, de contestation, de refus de la dégradation. En cela, les Guardian Angels sont à la fois les héritiers d'une longue tradition américaine d'intervention directe des citoyens, de « volunteerism », et, en même temps, l'un des symptômes du climat politique et culturel contemporain, symbolisé par l'ère Reagan : le retour aux valeurs établies, le rétablissement d'un ordre moral contre la dégradation des mœurs, le laisser-aller des services publics et l'irresponsabilité des citoyens.

Mais les Guardian Angels s'inscrivent de façon si particulière, si imprévue et si indépendante dans ce mouvement que les malentendus avec les autorités sont fréquents.

2.5. - FLASHES : GENTILS PORTRAITS

Jason a 18 ans et doit peser plus de 100 kilos : impressionnant !... Cela fait trois mois qu'il est devenu un Guardian Angel, enfin, pas encore, il n'est que « recrue » : il doit

porter un tee-shirt blanc. Il est né en Italie mais est arrivé aux Etats-Unis à l'âge d'un an. Il comprend l'Italien mais il ne le parle pas. Il participe à la vie de la communauté italienne de San Francisco, dans une association « Sons of Italy » : il y fait du théâtre et, à le voir, on ne doit pas s'ennuyer avec lui. Il parle même de faire une carrière d'acteur. Enfin, il ne sait pas trop. Pour le moment, il a un travail d'agent de sécurité à temps partiel. Ça paye bien, heureusement car il dépense beaucoup même s'il vit avec sa mère. (Quinze jours plus tard, il n'y travaillait plus pour des raisons assez obscures, mais il avait déjà trouvé une combine pour travailler avec son cousin dans un restaurant). Il voudrait bien reprendre l'école pour avoir son « high school diploma » : il a arrêté en cours de 12^e année, là-aussi pour d'obscures raisons mais très valables. Mais il faut qu'il aide un peu sa mère (son père est parti il y a 12 ans). Il avait rencontré les Guardian Angels lors d'une patrouille, il y a deux ans, il s'était renseigné, mais il a attendu, il se trouvait trop jeune. Il a fait 8 mois de karaté avant d'entrer dans les Guardian Angels. Il fait aussi partie d'un groupe d'amaigrissement (Fitness USA) mais ne considère pas qu'il était particulièrement actif dans la communauté. Ce qui l'a attiré dans les Guardian Angels, c'était surtout de pouvoir rendre service. Il avait vu quelques bagarres ou des choses comme ça, mais il ne s'en est jamais vraiment mêlé. Il souhaiterait que les GA interviennent plus dans les affaires de drogue par exemple mais il y a des risques : se faire tuer, être attaqué en justice, etc...

*
*
*

Mike a vingt trois ans. Il a le crâne rasé et il aime bien porter un faux poignard, une fausse poche revolver (ou il met des papiers et le nécessaire pour les premiers soins). Pourtant, il n'a rien d'un violent, il est chrétien pratiquant et pour lui, le crime, c'est la preuve même du péché sur la terre : il croit en la paix et en la possibilité d'arrêter la violence. Son père est un ouvrier du bâtiment mais il ne l'a pas vu depuis 7 ans. Sa mère avec qui il reste en relation (il la voit tous les ans

et lui téléphone deux fois par mois) vit à Los Angeles mais il ne sait pas trop ce qu'elle fait : il croyait qu'elle suivait des études mais il s'est aperçu récemment que non. Il a quitté la maison à 18 ans, après avoir arrêté l'école, à cause d'un accident. Il a fait divers « petits boulots » mais il a réussi à obtenir son « High School Diploma » à force de persévérance et il en est fier. Actuellement, il distribue des prospectus pour un restaurant. Il a eu des passages difficiles comme les six mois de prison qu'il a fait en 1983-84 pour un vol à l'arraché. « J'ai payé pour une connerie. Là, j'ai compris ». Il avait entendu parler des Guardian Angels depuis 1983 mais ce n'était pas son truc. Les copains se moquaient d'eux. Mais il y a trois mois, il a rencontré Eddy qui l'a invité à venir et il s'est dit : « Il faut que je prenne ma décision sans penser à ce que disent les autres ». Il a rejoint les GA depuis trois mois et essaye de faire de son mieux pour être accepté comme GA (il n'est que « recrue »). Il a croisé quelques copains qui l'ont trouvé changé et qui n'osaient plus critiquer les GA. Il aime beaucoup l'uniforme « on se fait remarquer et on est reconnu ». Sa pratique des Arts Martiaux date de 1983 mais il n'a jamais fréquenté un cours organisé.

*
*
*

Steve a 22 ans et il est homme d'affaires (??) : il ouvre un magasin de vêtements pour dames à Fremont (Sud de la Bay Area). Sa mère l'a aidé financièrement. Il a suivi 3 ans de « Business School » après son « High School Diploma ». Une mère secrétaire, un père ingénieur (parents séparés), le profil du personnage diffère quelque peu des jeunes des minorités habituellement rencontrés dans les GA. Pourtant, il est Guardian Angel depuis 3 ans et à San Francisco depuis 1 an. Il en avait entendu parler à Los Angeles et quand il a déménagé à Harrisburg (Pennsylvania), il a rejoint le groupe local. Il avait une solide formation en Arts Martiaux depuis l'âge de 12 ans. Il n'avait pas été mêlé à des agressions mais en entendait parler par les journaux et la télé et l'idée des GA l'attirait. A Harrisburg, le groupe comptait au départ 30

membres (sur 150 candidats) : il n'en reste que 18. Le style est beaucoup plus militaire ; ils portent des pantalons de camouflage et ils peuvent se mettre à faire des pompes dans la rue en cours de patrouille (!!). Leur relation avec la police locale est aussi très différente : ils ont obtenu des talkies-walkies reliés au central de la police et jouent au base-ball contre la police locale. Le « chapter leader » à l'origine du groupe travaillait pour la police comme « indic » : depuis, elle est devenue officier de police ! A San Francisco les relations avec la police sont moins cordiales mais *« je ne critique pas, parce qu'ils ont un boulot difficile et ils ont peur qu'on leur prenne leur place »*.

Malgré leur côté militaire, il estime que les GA d'Harrisburg sont moins organisés, qu'ils s'entraînent peu et qu'ils sont « moins futés » que ceux de San Francisco : ils cherchent surtout l'action. *« Alors qu'on s'ennuie à faire les patrouilles, il faut bien le dire. Il y a très peu de chance qu'il se passe quelque chose. Notre rôle est plutôt symbolique, on est un exemple de ce que chacun pourrait faire. Mais on est plus efficace que les « patrouilles de citoyens » qui, elles, ne font qu'appeler la police alors que nous on peut intervenir physiquement »*. Avec son travail, il a vu peu diminué son engagement dans les GA, mais, s'il doit abandonner, il continuera à les soutenir financièrement et moralement.

2.6. - L'INSECURITE ORGANISEE ?

Curtis Sliwa a toujours affirmé clairement qu'il ne souhaitait aucune aide des pouvoirs publics, aucun statut officiel mais seulement la reconnaissance de l'utilité de leur présence par des laissez-passer dans les transports publics (ou encore des cartes de membre des GA reconnues par la police mais sans contrôle sur l'organisation). Ce qui gêne beaucoup les autorités et le rend suspect à leurs yeux. Les « Board of Supervisors » (équivalent d'un Conseil Municipal) de Los Angeles a fait appel aux Guardian Angels suite à une vague de crimes commis dans les bus. Quelques mem-

bres sont venus de New-York, une publicité leur a été faite et la section de Los Angeles s'est ainsi montée. Mais l'entente avec la mairie s'est vite dégradée : on ne leur a jamais accordé de laissez-passer dans les bus par exemple. Plus tard des incidents ont eu lieu avec la police et récemment un groupe de Guardian Angels s'est encore fait interpellé et verbalisé dans un quartier d'Hollywood.

L'attitude des autorités de Los-Angeles est significative : se servir des Guardian Angels mais en même temps éviter toute reconnaissance officielle qui pourrait signifier une responsabilité sur leurs actions. Or les Guardian Angels ne veulent aucun contrôle extérieur sur leur organisation et préfèrent refuser toute aide financière plutôt que de perdre leur indépendance. Là encore, ce trait culturel, bien repéré par Curtis Sliwa, va tout-à-fait dans les sens d'un maintien de la proximité avec les groupes de jeunes proches des gangs. Si les Guardian Angels jouent un rôle de service public, s'ils apprécient la reconnaissance de leur utilité, c'est uniquement sur leurs propres bases, de leur propre chef et sans aucune collusion avec les autorités. Car l'opposition spontanée des jeunes des milieux populaires urbains à la police, aux politiciens, aux pouvoirs susceptibles de les manipuler demeure très forte, il s'agit d'une méfiance quasi-viscérale. En cela aussi, les GA diffèrent beaucoup d'une organisation éducative ou socio-culturelle. Curtis Sliwa sait qu'il doit maintenir le contact avec « sa base » en permanence, et éviter toute institutionnalisation trop grande sous peine de perdre son crédit de Robin des Bois des grandes villes (« il traîne dans la rue avec sa bande mais pour protéger la victime », nouvelle version de « il vole les riches pour donner aux pauvres »).

Les services existants dans le domaine de la sécurité publique urbaine sont beaucoup plus variés et développés qu'en France. Les services de police de l'Etat, des comtés, des villes n'ont pas été étudiés systématiquement dans leur organisation. Un des traits remarquables semble être la plus grande responsabilité des pouvoirs locaux vis-à-vis d'une partie de la police opérant dans leur secteur. Les patrouilles dans la rue (en voiture) ne représente qu'une faible partie du

travail de la police dans son ensemble : de 5 % à 25 % des effectifs selon les villes et les périodes de la journée, en moyenne un agent de police dans la rue pour 4 000 habitants le jour, et 1 pour 3 500 la nuit (PARKS, 1976). Elles sont de plus, inégalement réparties selon les quartiers.

Mais la sécurité aux Etats-Unis est devenue depuis longtemps une affaire privée, et profitable. Les agences de sécurité privées sont très nombreuses à San Francisco et interviennent bien au-delà du convoi de fonds ou de la surveillance des supermarchés. De nombreux lieux de spectacle ou certaines résidences sont surveillés en permanence par des gardes *armés*. Mais ces groupes n'effectuent pas de patrouilles dans les lieux publics.

Les Guardian Angels s'insèrent cependant dans une autre tradition particulièrement développée aux Etats-Unis depuis les années 60, l'intervention des citoyens dans la prévention du crime. Michaël CASTLEMAN (1984) rapporte l'histoire de Kitty Genovese, assassinée en 1964 dans le quartier de QUEENS à New-York, sans réaction des témoins, ce qui provoqua un débat public sur la sécurité et l'intervention des citoyens. Il date le début des groupes de surveillance de quartier (Neighborhood Watch) de 1971 à Philadelphie, en réaction à des viols répétés, puis à un meurtre. La surveillance collective de son propre quartier n'était qu'une partie des activités proposées qui allaient d'une éducation à réagir en cas d'attaque (refuser le rôle de la victime) à des transformations simples dans les maisons pour rendre la tâche des éventuels voleurs plus difficile. Mais il s'agissait surtout de recréer des liens entre voisins, de s'entraider, de rompre avec « l'anonymat » des villes et des banlieues. La « surveillance de quartier » a été soutenue par le gouvernement et l'on a vu apparaître quantité de panneaux « Voleurs, attention, quartier surveillé » : ce panneau représente d'ailleurs parfois la seule action réelle menée par le voisinage ! Mais d'autres quartiers ont mis sur pied des « patrouilles de citoyens », en collaboration étroite avec la police, et toujours limitées à une intervention dans leur quartier, deux caractéristiques qui les différencient des Guardian Angels. La diversité des situations est cependant extrême : une associa-

tion s'est créée (National Association of Town Watch) qui représenterait 1 200 groupes, 200 000 volontaires, dans 28 états, et qui publie un journal (« New Spirit ») (Pennell, 1985). Mais chaque groupe demeure totalement indépendant : il n'existe pas de structure nationale comme c'est le cas pour les Guardian Angels. Un exemple de ces groupes existe à Oakland, appelé les « Grey Panthers », constitué par des volontaires âgés de 60 à 80 ans (Newsweek, March 23, 1981). Certaines patrouilles se limitent à la surveillance d'immeubles, d'autres marchent, d'autres encore (la plupart) circulent en voiture équipées de CB. Aucun ne doit porter d'arme ni faire d'arrestations, mais on trouve des exceptions, quoique les incidents du type « auto-défense » (« vigilantism »), redoutés par les autorités, aient en fait été très rares. Le mouvement de participation de citoyens à la prévention du crime s'est développé en même temps que des expériences de médiation organisée dans les quartiers pour résoudre des conflits en dehors de la justice (Community Board Program, lancé aux USA par Raymond Shonholtz).

Ainsi, les Guardian Angels sont-ils amenés à cotoyer de fait de nombreuses institutions existantes. Leur souci de développer l'auto-surveillance des groupes de quartier les amène à faire des conférences, à présenter leur organisation. Mais, en fait, ils ont une piètre considération pour ces patrouilles de citoyens, qui « parlent beaucoup mais ne font pas grand chose » comme le dit Eddy. Si la coupure est si forte, c'est qu'elle réside dans des différences culturelles profondes. Les patrouilles de citoyens sont en majorité composées de blancs, âgés de plus de 40 ans, d'élèves et de niveau d'instruction élevés : elles se limitent à leur quartier et possèdent des moyens plus importants que les Guardian Angels (voiture, radio, etc.), comme l'indique le tableau page suivante (Pennell, 1985). Toutes ces caractéristiques constituent un univers culturel totalement différent de celui des GA et le discours unanimiste sur le « bien commun » n'existe pas. Sans se concurrencer, les deux mondes préfèrent s'ignorer et se diviser implicitement le travail. Mais le fait que les Guardian Angels patrouillent dans toute la ville, les conduit parfois à empiéter sur des territoires réservés, parfois contrôlés par des gangs comme à Los-Angeles, mais

**Sociodemographic characteristics,
Citizen Groups and guardian angel members
survey results, 1984**

	Citizen Groups	Guardian Angels
SEX		
Male	53 %	84 %
Female	47 %	16 %
Total	47	117
AGE		
15-17	0	26 %
18-20	0	40 %
21-25	0	20 %
26-49	34 %	14 %
50 & over	66 %	0
Total	47	117
ETHNICITY		
White	94 %	32 %
Black	4 %	29 %
Hispanic	0	23 %
Other	2 %	16 %
Total	47	117
HIGHEST LEVEL OF EDUCATION COMPLETED		
Less than high school	2 %	59 %
High school graduate	13 %	25 %
Some college or trade school	23 %	15 %
College graduate	19 %	2 %
More than 4 years college	43 %	0
Total	47	114
EMPLOYED		
Yes	51 %	51 %
No	49 %	49 %
Total	47	117
ANNUAL INCOME		
Less than \$ 5,000	4 %	38 %
\$ 5,000-14,999	15 %	30 %
\$ 15,000-24,999	19 %	30 %
\$ 25,000 & over	62 %	2 %
Total	26	60
MARITAL STATUS		
Married	72 %	11 %
Other (single, divorced, widowed)	28 %	89 %
Total	47	117

SOURCE: PENNEL, 1985, *op. cit.*

aussi surveillés par des groupes de citoyens (ainsi les GA se sont affrontés aux « Brown Berets » à San-Antonio, Texas).

La collaboration des Guardian Angels avec la police est beaucoup plus conflictuelle. Autant les groupes de citoyens se font encadrer, former par elle, autant les GA restent autonomes et ne veulent rendre de compte à personne. Scott, fort du développement des GA dans le comté de Los-Angeles (5 chapitres, 150 membres au moins) peut aller discuter avec la police pour essayer de s'entendre sur les rôles respectifs, les patrouilles. Et les GA sont fiers de cette reconnaissance, par des vrais professionnels. Mais, en même temps, ils continuent de véhiculer les mêmes sentiments « anti-flics » qui font partie de leur culture quotidienne. Les abus de la police, les vexations vis-à-vis des Guardian Angels sont rapportés. Tel GA qui a empêché la police de tabasser un suspect à la convention Démocrate de 1984 à San Francisco (où les GA ont assuré la sécurité à plus de 200) devient un héros local. La police, dans l'ensemble, semble se méfier des GA dont la mission n'est pas clairement définie et qui ne sont pas contrôlables. Et surtout, les GA, par leur existence même, manifestent que la police ne suffit plus à prévenir le crime, à assurer la sécurité. Cela remet en cause à la fois sa compétence et son monopole. Les relations des Guardian Angels avec les agents de sécurité privés sont beaucoup plus chaleureuses. Souvent issus du même milieu, ces gardes représentent aussi pour beaucoup une des perspectives d'emploi les plus adaptées, ne demandant pas de qualification spéciale et fournissant un statut (et un uniforme). Les Guardian Angels, peuvent même servir d'expérience para-professionnelle, mais aucun pourtant ne semble mettre cela en avant pour obtenir un emploi. Là encore, le retournement du loupard en agent de sécurité, du gang en groupe de surveillance s'intègre à la tradition culturelle des jeunes des milieux populaires urbains.

2.7. - CONCLUSION : QUAND UNE EFFICACITE PEUT EN CACHER UNE AUTRE

La question qui ne manquerait pas d'être soulevée du point de vue des services urbains serait la suivante : « Les Guardian Angels sont-ils efficaces ? » L'enquête de Susan Pennel et al. se consacre en grande partie à cela en tentant d'apprécier la réduction des crimes dans un quartier de San-Diego ainsi que la perception de la sécurité par les habitants, les passants ou les passagers du métro. Si le sentiment de sécurité exprimé par la population apparaît renforcé par la présence des Guardian Angels, une réduction effective du crime reste à démontrer. Mais, à l'évidence, la question est mal posée. Le sentiment de sécurité entretient un rapport complexe avec la réalité des délits et des crimes dans une région : à ce niveau imaginaire, les GA peuvent agir sans doute mais parfois paradoxalement (dévaluer la police, confirmer l'insécurité du secteur par exemple). Quant à la mesure de la criminalité, elle s'avère tellement discutée que les statistiques peuvent être interprétées selon tous les points de vue. La mesure de l'efficacité supposerait de s'entendre explicitement sur les buts à atteindre, ce qui n'est pas évident : les GA par exemple veulent agir comme dissuasion et non intervenir après qu'un crime ait été commis. Ensuite, les mesures elles-mêmes ne sont jamais que celles des plaintes ou des interventions de la police. De ce point de vue, un accroissement des arrestations peut signifier plus d'efficacité de la police par rapport à une criminalité en baisse, et plus ou moins d'efficacité par rapport à une criminalité en hausse.

Lorsque l'on aborde notre questionnement d'origine sur l'emploi des jeunes, on remarque d'emblée que les Guardian Angels ne correspondent pas du tout au type de programmes imaginables pour réduire le chômage des jeunes. A coup sûr, si l'on s'en tient aux approches que nous avons critiquées dans notre introduction. Mais lorsque l'on conçoit d'une part l'emploi comme un élément d'une capacité de métier, de contribution sociale, de responsabilité, d'échange de services, si l'on peut dire, et d'autre part lorsqu'on se

préoccupe d'une socialisation complète d'une génération par l'expérience d'un rôle social effectif dans la communauté, alors on peut dire que les Guardian Angels sont le type même d'organisation qui aide grandement à la maturation d'une génération, à la socialisation des groupes marginalisés et à la reconquête d'un rôle social par la jeunesse. Les Guardian Angels le réussissent grâce à leur statut culturel à la frontière de deux mondes, à leur enracinement dans la culture de l'« inner-city youth » de la « zone » et à leur mobilisation vers un objectif valorisé par toute la société. Ils le réussissent grâce à leur indépendance et à leur instabilité, ce qui contribue à affaiblir d'autant leur « efficacité » en termes de service de sécurité. Ce paradoxe ne peut être résolu par un contrôle accru des Guardian Angels ou par leur institutionnalisation, qui tuerait leur base de recrutement.

De même, le lancement d'un mouvement de ce type, dans un autre contexte culturel, ne peut relever d'une quelconque décision d'autorité. Toute tentative d'utiliser ces mouvements, de les instrumentaliser, les condamne à l'échec certain. Sans doute, des forces de ce type existent-elles en France mais que faire d'autre si ce n'est observer d'un œil favorable leur éventuel développement ? Quoi de mieux pour décourager tout « ingénieur social » !

NOTES

(1) cf. notre étude sur les cibistes, BOULLIER Dominique, *L'impossible fraternité des ondes: La communication cibiste*, Rennes: LARÈS, 1985.

RÉFÉRENCES

- CASTLEMAN Michaël (1984). — *Crime Free*, New-York : Simon and Schuster, Inc.
- PARKS Roger B. (1976). — « Police Patrol in Metropolitan Areas. Implications for restructuring the Police » in *The Delivery of Urban Services. Outcomes of Change* (OSTROM, Elinor ed.) Beverly Hills: SAGE.
- PENNEL Susan, CURTIS Christine, HENDERSON Joël (1985). — *Guardian Angels: An Assessment of Citizen Response to Crime*, San-Diego: Association of Governments, (3 vol.)